



Perspectives chinoises

2007/4 | 2007
La Chine et son passé

Ombres, illusions et réalités dans l'histoire de la Mandchourie moderne

Christopher Howe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/2473>
ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2007
ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Christopher Howe, « Ombres, illusions et réalités dans l'histoire de la Mandchourie moderne », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2007/4 | 2007, mis en ligne le 30 décembre 2010, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/2473>

Ombres, illusions et réalités dans l'histoire de la Mandchourie moderne

Lecture critique de : *Manchuria under Japanese Domination* de Yamamuro Shin'ichi, traduit par Joshua A. Fogel, University of Pennsylvania Press, 2006

CHRISTOPHER HOWE

La deuxième semaine de juillet 1971, Henry Kissinger se rendit en visite à Pékin dans le plus grand des secrets. Le secrétaire d'État américain et la délégation qui l'accompagnait connaissaient si peu la Chine contemporaine qu'ils présument, à tort, que les slogans anti-américains aperçus de leur limousine alors qu'ils traversaient Pékin la nuit avaient été placardés dans le seul but de leur venue. Cette visite, qui présageait d'un changement politique radical en Asie et dans le Pacifique, fut révélée au monde le 15 juillet. L'ambassadeur japonais à Washington apprit la nouvelle à peine une heure avant l'annonce publique, et le Premier ministre Sato à Tokyo ne fut prévenu que quelques minutes auparavant.

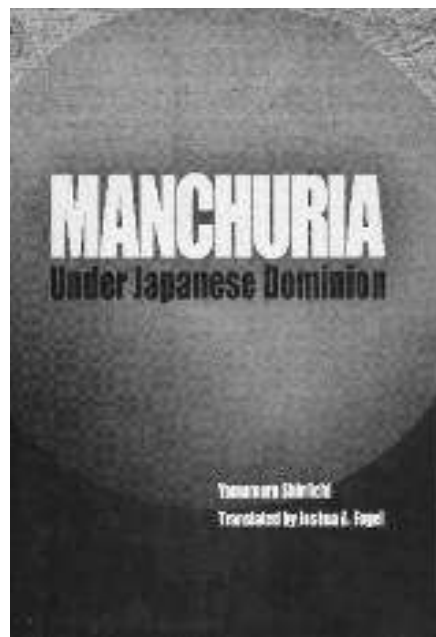
En février de l'année suivante, Nixon signait le Communiqué de Shanghai et moins de trois mois plus tard le Premier ministre japonais quittait ses fonctions et la campagne présidentielle du Parti démocrate libéral (PDL) était lancée. À l'issue de cette élection, les adversaires de Sato, victorieux, s'étaient engagés à la normalisation immédiate des relations avec la Chine.

Malgré l'absence de relations officielles entre les deux pays, le commerce japonais avec la Chine avait connu un essor rapide au cours des quelques années qui avaient précédé cette avancée diplomatique. La part du Japon dans le commerce extérieur chinois était en effet passée de 1,6 % en 1960 à près de 20 % en 1970, même si ce commerce était en majorité constitué des transactions avec quelques « firmes amies » et sociétés-écran. La plupart des grandes corporations japonaises étaient restées fidèles à la ligne de Sato et continuaient de profiter de relations étroites avec Taiwan qui dans bien des cas remontaient au début du siècle⁽¹⁾.

Pendant l'été 1972, peu avant la normalisation, la curiosité des milieux d'affaires japonais pour le continent chinois,

d'où ils étaient exclus depuis plus de 20 ans, était considérable. Alors invité au Japon comme « spécialiste de la Chine » pour travailler sur l'histoire économique de la Mandchourie d'avant-guerre, je fus sollicité pour diverses interventions. À la fin de l'une de ces sessions, un homme assis immédiatement à ma droite se pencha vers moi et me dit : « Vous serez peut-être intéressé de savoir que je fus l'un des signa-

taires de la reddition de l'armée du Kwantung en 1945 ». Il ajouta que si je souhaitais comprendre l'héritage politique mandchou, il me fallait étudier les écrits d'Ishiwara Kenji. Outre ce précieux conseil, j'ai gardé deux impressions fondamentales de cette expérience et de celles qui ont suivi. La première est que durant ces années-là, un grand nombre de hauts responsables japonais avaient des liens avec la Mandchourie. Certains y avaient officié comme représentants officiels, hommes d'affaires, « experts » de toutes sortes, mili-



1. Yoshihide Soeya, *Japan's Economic Diplomacy with China, 1945-1978*, Oxford, Clarendon Press, 1998, chapitre 6 ; Margaret Macmillan, *When Nixon Met Mao*, Londres, John Murray, 2006.

taires ; d'autres avaient des proches qui entretenaient de tels liens. Les expériences vécues en Mandchourie faisaient rarement l'objet de discussions, en tout cas jamais avec des étrangers, mais bien qu'elles aient souvent eu un dénouement tragique, elles étaient fréquemment ressenties par ces gens-là comme la période la plus idéaliste, la plus gratifiante et la plus mémorable de leur vie.

La deuxième chose que je retiens est le fait que les hommes d'affaires japonais pensaient que l'occupation de la Mandchourie et de la Chine par le Japon avait infligé des dommages économiques considérables, et ils avaient peine à croire les estimations anglo-américaines concernant les performances économiques de la Chine dans les années 1950 et 1960⁽²⁾. Ces hommes d'affaires avaient le sentiment que le Japon était redevable d'une dette colossale envers la Chine. Le gouvernement chinois a su exploiter ce sentiment qui, indéniablement, contribua à la signature de nombreux contrats pendant la période de boom de 1972-1978. L'essor des relations sino-japonaises après la guerre était donc le reflet d'attitudes fondées sur des expériences vécues, le plus souvent en Mandchourie. Mais comme le souligne Shin'ichi Yamamuro dans l'ouvrage dont nous rendons compte ici, « le nombre de gens qui n'ont aucune connaissance du Manzhouguo augmente chaque jour un peu plus ». Pour les plus jeunes générations, au Japon comme dans la République populaire de Chine, la Mandchourie est à la fois un héritage historique et une expérience qui est porteuse de nombreux mythes. Ces mythes suscitent aujourd'hui de fortes émotions politiques et ont des conséquences importantes sur les relations sino-japonaises.

Voilà quelques-uns des thèmes plus larges abordés dans le livre de Shin'ichi Yamamuro, *Manchuria under Japanese Domination*. Cet ouvrage est une traduction de *Kimera: Manshukoku no Shozo (Chimera: A Portrait of Manchuria)*, publié en 1993, mais cette traduction est accompagnée de nouveaux matériaux comme des réflexions *a posteriori* et un entretien avec l'auteur.

Les historiens japonais ont déjà accompli un travail important sur l'histoire de la Mandchourie, mais l'ouvrage de Yamamuro constitue un effort individuel et important visant à saisir les réalités politiques complexes de l'État de Manzhouguo⁽³⁾. Ce travail s'appuie sur un vaste ensemble de ressources documentaires et non documentaires, et a été écrit à un moment où la recherche des faits peut être enrichie par une forme d'histoire plus discursive. En présentant une version en langue anglaise de cet ouvrage, Joshua Fogel rend un service inestimable aux chercheurs du monde entier. La traduction d'écrits de réflexion japonais est extrêmement difficile et il n'est pas étonnant que ce travail ait pris tant d'an-

nées à Fogel. Le résultat final, brillant, en valait certainement la peine.

L'idée dominante dans l'œuvre de Yamamuro peut être résumée par le concept de « chimère », – animal mythique ayant une tête de lion et une queue de serpent, c'est-à-dire une métaphore pour une illusion teintée d'horreur. Yamamuro utilise cette métaphore pour décrire les 13 ans d'existence du Manzhouguo, qu'il considère comme une construction jadis motivée par des idéaux et des illusions ayant conduit la Chine et le Japon à la catastrophe, mais dont le souvenir se transforme désormais, dans les deux pays, en une sorte de rêve aux contours flous.

Dans cet article, nous présenterons l'arrière-plan de l'expérience du Manzhouguo, dégagerons les principaux thèmes de l'ouvrage de Yamamuro et les placerons dans le contexte des écrits occidentaux sur la Mandchourie. Il s'agit en effet d'un sujet en pleine expansion dans la mesure où de nouvelles sources historiques apparaissent régulièrement et où l'Asie du Nord-Est connaît de nouveaux développements. Ces nouveaux éléments permettent de jeter un regard rétrospectif sur les réalités structurelles sous-jacentes de cette région.

Les origines du Manzhouguo

Quel fut le contexte qui mena à l'intervention militaire japonaise lors de l'incident de Mukden en 1931 et à la formation de l'État du Manzhouguo l'année suivante ?

Pour étudier la Mandchourie, il est impératif d'établir une distinction entre d'une part, la structure et la longue durée, et, d'autre part, les accidents et les événements⁽⁴⁾. Quelles étaient les structures essentielles à la compréhension non seulement de la Mandchourie, mais aussi de la Mongolie ? Car bien que distincte sur le plan politique, la Mongolie était tellement ancrée dans la pensée japonaise que la question mandchoue était souvent surnommée la question Man-Mo (Mandchourie-Mongolie).

Sur le plan physique, la Mandchourie se caractérise par des chaînes de montagnes, une plaine centrale et un vaste sys-

- Il est important de rappeler que la majorité des informations publiées en japonais jusqu'en 1972 était produite par des sympathisants de gauche dans des publications telles que *Jinmin Chugoku* (La Chine populaire) et *Shin Chugoku nenkan* (L'annuaire de la nouvelle Chine). Ces publications contenaient des informations utiles mais celles-ci étaient généralement teintées d'utopie maoïste.
- Manzhouguo* est la forme romanisée (*pinyin*) du nom de l'État plus connu sous le nom de Manchukuo, qui exista entre 1932 et 1945. *Manshukoku* en est le terme japonais, alors que la Mandchourie fait référence aux trois provinces du Nord de la Chine, plus connues aujourd'hui sous le nom de *Dongbei* (Nord-Est).
- Michèle Vovelle, « L'histoire et la longue durée », in Jacques Le Goff (éd.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, CEPL, 1978, p. 77-108.

tème fluvial. Les fleuves marquent les frontières naturelles et politiques et constituent d'importantes artères de transport qui traversent l'intérieur du territoire. Au nord et à l'est, l'Amour et l'Oussouri délimitent les frontières et jouent un rôle économique, alors que les fleuves Sungari (Songhua), Nonni (Nenjiang) et Liao sont essentiels au transport intérieur.

Le climat a joué un rôle déterminant dans l'histoire de la Mandchourie. De longs hivers et une saison de culture courte déterminent la nature et les besoins de main-d'œuvre dans la plaine et les vallées où divers types d'agriculture tempérée sont possibles. Contrairement aux régions chinoises situées au sud du Yangtsé, l'agriculture repose essentiellement sur la sylviculture, la culture de légumineuses, de maïs et d'autres produits caractéristiques des climats froids. La culture du soja fut très importante au tournant du siècle dernier car elle est adaptée aux sols friables qui recouvrent les collines au nord de Mudken et les prairies arrosées des fleuves Liao et Sungari⁽⁵⁾. Le climat joue également un rôle déterminant dans le transport et par conséquent dans les réseaux d'échanges commerciaux intérieurs et extérieurs. L'été, après la fonte des glaces, les cours d'eau peuvent être utilisés pour le transport des troncs d'arbres et l'acheminement des produits agricoles en provenance de l'arrière-pays ; en revanche, les fortes pluies rendent difficile tout transport sur les routes non goudronnées et boueuses. L'hiver, les routes gelées sont utilisables mais le gel des cours d'eau empêche tout acheminement fluvial. Dans l'ensemble, du fait de ses montagnes, ses forêts et ses zones désertiques, le vaste territoire qu'occupe la Mandchourie-Mongolie est resté très peu peuplé pendant des siècles. Par ailleurs, les frontières « nationales » étaient assez mal définies et difficiles à faire respecter par les moyens habituels.

Les systèmes social et politique de la région étaient adaptés à ces conditions. Les Mongols nomades, par exemple, pratiquaient le pâturage collectif mais ne reconnaissaient aucune forme de propriété foncière, alors que les Mandchous, organisés sur leur territoire traditionnel en bannières localisées au « nord de la muraille », formaient un tampon politique qui séparait les Chinois Han des barbares sauvages plus au Nord. Région « frontière » et colonisée au fil des siècles par différentes nationalités ou groupes ethniques, la Mandchourie était caractérisée par un riche mélange racial (Mongols, Mandchous, Chinois, Coréens, Russes, etc.). Lors de leurs nombreux contacts, ces groupes se mélangèrent tant par le mariage mixte que par l'adoption de pratiques culturelles, et certains avancent que, pour cette raison, ils ont joué un rôle essentiel dans la fluctuation des lieux d'implantation et de migration⁽⁶⁾.

Ces structures anciennes et relativement stables commencè-

rent à se craqueler à partir du milieu du XIX^e siècle, en partie à cause de l'arrivée de la technologie de la vapeur. En effet, celle-ci allait ouvrir la Mandchourie aux influences commerciales et impérialistes modernes et permettre d'améliorer le commerce fluvial intérieur. Par ailleurs, la concurrence dans les chemins de fer allait aboutir à des conflits entre Russes, Japonais, Chinois et plusieurs nations occidentales sur le territoire mandchou. La toute première ligne, la Chinese Eastern Railway (CER), par exemple, qui traversait le Nord de la Mandchourie, commença à révolutionner l'économie mandchoue et aboutit à la création de Harbin, ville moderne de style russe. Alliée aux avantages commerciaux que les Russes tiraient de leur position privilégiée sur les fleuves Amour et Oussouri, cette ligne de chemin de fer conféra aux Russes un rôle dominant dans la Mandchourie du Nord. Le potentiel politique de cette présence se manifesta lorsque les Russes occupèrent brièvement la Mandchourie après la révolte des Boxers de 1900.

Cet « impérialisme par le rail » impressionna beaucoup les Japonais qui, immédiatement après la guerre russo-japonaise, créèrent en 1906 la South Manchurian Railway (SMR). Inspirée du modèle russe, cette compagnie alliait la construction d'une ligne de chemin de fer à des formes plus larges de développement économique et à l'acquisition d'un ensemble de droits extraterritoriaux et commerciaux⁽⁷⁾. Les Occidentaux n'étaient pas non plus absents dans cette course aux « droits » ferroviaires, et les Américains, pour qui la frontière mandchoue représentait un possible prolongement sur le Pacifique de leur frontière intérieure, tentèrent de maintenir une porte ouverte en Mandchourie⁽⁸⁾.

À la fin du XIX^e siècle, la pénétration étrangère en Mandchourie était également reflétée dans l'existence de sept ports à traités et de la concession du Kwantung qui fut d'abord louée aux Russes avant d'être reprise par les Japonais. Parmi les ports à traités, Newchwang (Niuzhuang, aujourd'hui Yingkou) fut ouvert au commerce extérieur et exploité par les Britanniques à partir de 1858. Chaque année, jusqu'à 10 000 jonques de petite ou moyenne taille utili-

5. China Imperial Maritime Customs, Special Series n° 31, *The Soya Bean of Manchuria*, Shanghai, 1911.

6. Owen Lattimore, *Manchuria. Cradle of Conflict*, New York, Macmillan, 1932, surtout le chapitre 2.

7. Le rôle de la CER (China Eastern Railway) est indiqué dans le cahier des charges de la compagnie, reproduit dans Percy Horace Kent, *Railway Enterprise in China*, Londres, Edward Arnold, 1907, Appendice AIV. La CER et la SMR sont décrites de manière très détaillée dans une étude récente : Yoshihisa Tak Matsukata, *The Making of Japanese Manchuria, 1904-1932*, Harvard University Asia Center, 2001, chapitres 2 et 3.

8. Michael H. Hunt, *Frontier Defense and the Open Door. Manchuria in Chinese-American Relations, 1895-1911*, New Haven, Yale University Press, 1973.

saient ce port, situé à l'embouchure du fleuve Liao et navigable huit mois de l'année, comme le point de départ d'un commerce international colossal en graines de soja. L'essor économique de Newchwang donna lieu à l'émergence d'une société mondaine et à l'apparition d'activités comme les thés dansants en hiver ; le *New China Herald* de Shanghai se faisait régulièrement l'écho des activités sociales et commerciales de l'enclave britannique⁽⁹⁾.

L'activité missionnaire était aussi très importante à cette époque. Le premier évêque catholique de Mandchourie fut nommé dès 1838 et, dans les années 1880, un visiteur protestant assista à la messe de Noël. Les expatriés étaient déjà tellement rompus aux coutumes locales que la présentation de l'hostie fut accueillie par de fortes acclamations et un impressionnant lancement de pétards. Les Russes, qui soutenaient l'expansion de l'Église orthodoxe dans les régions sous son contrôle, étaient farouchement opposés à cette pénétration missionnaire occidentale. L'activité missionnaire était tellement impopulaire parmi les groupes xénophobes extrémistes que certains ont indiqué depuis que les deux principales cibles des rebelles Boxer en Mandchourie étaient le chemin de fer et les missionnaires⁽¹⁰⁾.

Dans les années 1920, l'économie de la Mandchourie connut un véritable essor économique fondé sur l'exportation de matières premières et sur l'utilisation croissante de moyens de transport modernes⁽¹¹⁾. Mais au moment où les rivalités russo-japonaises s'étaient temporairement stabilisées en faveur du Japon, la nouvelle force qu'était le nationalisme chinois en quête d'existence politique montait en puissance. Cette modernisation politique était visible non seulement dans les mesures visant à réaffirmer l'autorité du gouvernement en matière douanière et économique mais aussi dans son désir de « reconquérir » les concessions extraterritoriales et redéfinir les frontières de la Chine, notamment dans le nord et le nord-est. La montée en force de Zhang Tsolin puis de Zhang Xueliang qui s'allia avec le Kuomintang en 1928 rendait l'idée de la réalisation de ces aspirations politiques enfin crédible. Par ailleurs, l'instabilité de l'agriculture dans le nord de la Chine encouragea une migration sans précédent de Chinois vers le nord. Beaucoup de ces migrants étaient en quête d'un travail et d'un lieu de résidence permanent, et ce flot migratoire apportait un appui démographique aux ambitions de la Chine en Mandchourie⁽¹²⁾.

L'expérience du Manzhouguo

C'est donc dans ce contexte qu'il nous faut considérer l'analyse de Yamamuro du phénomène du Manzhouguo après

1932. L'auteur commence par examiner la pensée qui a conditionné l'engagement du Japon dans l'aventure sino-mongole. Il explore ensuite les différentes étapes qui ont poussé le Japon à établir le Manzhouguo comme une nation politique « indépendante » immédiatement après Mukden (c'est-à-dire après septembre 1931). Enfin, il montre comment les premiers idéaux et espoirs concernant le Manzhouguo ont été progressivement et cyniquement bafoués pour que le nouvel État devienne une partie intégrante de la machine de guerre japonaise. Celle-ci allait être responsable d'atroces violations des droits de l'homme et d'exploitation forcée avant de tourner à la catastrophe et d'aboutir à l'humiliation physique du Japon et de milliers de Japonais en Mandchourie.

Le point de départ de la pensée stratégique d'Ishiwara et de l'Armée du Kwantung était une réflexion sur l'importance de la Première Guerre mondiale. Pour les dirigeants de l'armée, ce conflit semblait démontrer que le monde était entré dans une période de guerre totale et prolongée, fondée sur la production de masse d'armements et sur le progrès des technologies. En conséquence, le Japon devait à la fois s'assurer qu'il disposait des matières premières nécessaires à une production industrielle adéquate et qu'il était en mesure de développer les hautes technologies, y compris dans les domaines de la métallurgie, de l'aéronautique, du transport et des télécommunications. Pendant la guerre, les puissances occidentales avaient dépassé le Japon dans de nombreux domaines technologiques comme l'électricité ou la chimie et dans les années 1920, celui-ci avait du mal à rattraper son retard. En effet, immédiatement après la guerre, les Japonais découvrirent qu'alors que tanks, avions et sous-marins étaient déployés sur le théâtre de guerre occidental, l'équipement de leur armée consistait essentiellement en fusils d'infanterie du type utilisé pendant la guerre russo-japonaise de 1905 (p. 19). Par ailleurs, les stratèges prédirent qu'au

9. Bank of Chosen, *Economic History of Manchuria*, Séoul, 1921, chapitre 1.
10. Adrien Launay, *Monseigneur Verrolles et la Mission de Mandchourie*, Paris, 1895, et « History of Christian Mission », *Contemporary Manchuria*, vol. IV, n° 1, janvier 1940, p. 29-55. Pour une description de la messe de minuit, voir H.E.M. James, *The Long White Mountain or a Journey in Manchuria*, Londres, Longmans, 1888, p. 394.
11. Tableau 11.1 in Christopher Howe, « Japan's Economic Experience in China before the Establishment of the People's Republic of China: A Retrospective Balance Sheet », in Ronald Dore et Radha Sinha, *Japan and World Depression, Then and Now. Essays in Memory of E.F. Penrose*, Londres, Macmillan, 1987.
12. Le Shandong connut de graves famines en 1919, 1920, 1926, 1927 et 1928. À la fin des années 1920, plus d'un million de Chinois émigraient chaque année vers le nord. Voir « Chinese Migrations to Manchuria », Special Study n° 3, *Report of the Commission of Enquiry*, vol. 2. (The Lytton Commission.), Genève, 1932. Ce rapport et ses appendices composés d'études d'experts et de cartes reste aujourd'hui le meilleur portrait de qu'était la Mandchourie à la veille du coup japonais de 1932.

Affiche de propagande sur laquelle on peut lire :
« Le Japon, la Chine et la Mandchourie coopèrent en vue de la grande paix dans l'univers ».
De droite à gauche, les personnages tiennent les drapeaux de la Chine, du Japon et du Manzhouguo



cours des décennies à venir la guerre « prolongée » se transformerait en une guerre « finale » d'annihilation dont les protagonistes seraient les États-Unis et l'Asie orientale, menée par un Japon ayant à sa disposition tout l'arrière-pays de l'Asie du Nord-Est pour ses ressources. Les historiens japonais alimentèrent cette prédiction par des recherches qui montraient que la Mandchourie et la Corée étaient historiquement des « régions » mal définies qui pouvaient logiquement être rattachées au Japon sous la forme d'une entité unique nommée Mansen (Mandchourie-Corée)⁽¹³⁾. La Corée, qui était déjà occupée par le Japon, joua un rôle important dans la réflexion de l'armée dans la mesure où, d'une part, cette péninsule semblait vulnérable aux pressions russes et, d'autre part, la migration coréenne vers la Mandchourie posait la question de la viabilité du contrôle japonais en Corée et de la responsabilité ultime pour la population coréenne en Mandchourie.

Le vieil argument militaire sur le besoin de ressources fut renforcé au début des années 1930 par l'idée selon laquelle la crise économique que traversait le Japon nécessitait des débouchés pour son surplus démographique et pour des sources d'approvisionnement en nourriture autres que celles qui étaient en développement en Corée et à Taiwan. Ishiwaru écrivait alors :

Notre pays a atteint une impasse. Les problèmes critiques que sont la population et la nourriture semblent ne trouver aucune solution. Le seul débouché reconnu par l'opinion publique est d'ouvrir résolument la Mandchourie... (p. 17).

Une autre dimension que Yamamuro n'explore pas est l'importance de la Mandchourie en tant que marché où les produits japonais pouvaient bénéficier d'une certaine protection contre la concurrence des nations industrialisées plus développées. La Mandchourie et la Corée avait déjà rempli ce rôle pour les industries légère et textile japonaises avant 1914 et l'industrie lourde avait besoin d'avantages similaires dans les années 1920 et 1930⁽¹⁴⁾. Finalement, ces questions n'étaient pas seulement quantitatives mais aussi systémiques. Ce que revendiquaient les réformateurs, ce n'étaient pas seulement de meilleures ressources mais aussi de nouveaux systèmes d'organisation de ces ressources. La Mandchourie offrait un laboratoire d'où pouvaient être exclues les influences néfastes du capital financier et des monopoles et où pouvaient être testées certaines dispositions institutionnelles avant de les appliquer au Japon⁽¹⁵⁾. Pour des théoriciens tels que Tachibana Shiraki, ces expériences seraient conduites

dans une société égalitaire, démocratique, professionnelle et non capitaliste (p. 74-81).

Une expansion japonaise en Mandchourie et en Mongolie semblait offrir une solution globale, stratégiquement cohérente et prometteuse sur le long terme permettant de mettre fin à toutes les inquiétudes de nature militaire, politique et économique qui habitaient le Japon au début des années 1930. Un point intéressant souligné par Yamamuro est que les vues d'Ishiwara reflétaient non seulement son étude des questions militaires mais aussi son adhésion au bouddhisme nichiren. Le moine bouddhiste Nichiren (1222-1282) avait déclaré que l'unification ultime du monde selon les principes du bouddhisme nécessiterait « une bataille d'une ampleur sans précédent dans l'humanité » (p. 32). Les conditions technologiques favorables à un tel conflit cataclysmique (notamment la perspective de bombardements aériens massifs sur les villes) semblaient désormais sur le point d'être réunies.

Néanmoins, toute occupation de la Mandchourie et de la Mongolie par le Japon posait un problème ethnique. Comme nous l'avons vu, ces régions abritaient de nombreuses ethnies, mais Ishiwara estimait que les habitants du Man-Mo étaient d'un point de vue « racial » plus proches des

13. Stefan Tanaka, *Japan's Orient. Rendering Pasts into History*, Berkeley, University of California Press, 1993, p.246-247.
14. Christopher Howe, *The Origins of Japanese Trade Supremacy. Development and Technology in Asia, 1540 to the Pacific War*, Chicago, Chicago University Press, 1996, chapitre 13.
15. Bai Gao, *Economic Ideology and Japanese Industrial Policy. Developmentalism from 1931 to 1965*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, surtout le chapitre 3, « The Managed Economy ».

Japonais que des Chinois han. Cette opinion allait alimenter la controverse qui entourait l'enquête de la commission Lytton en 1932. Les Japonais finirent par abandonner leur position extrême sur le rapprochement racial entre les Man-Mo et les Japonais et se cantonnèrent à l'argument selon lequel le caractère multiracial du Man-Mo plaiderait en faveur de l'établissement du Manzhouguo comme une entité politique « indépendante » et unique qui refléterait le principe fondamental de l'égalité raciale.

Yamamuro explore les manières dont le Japon a tenté de donner une certaine crédibilité au concept d'« indépendance » tout en maintenant un contrôle politique et économique sur le Manzhouguo. Il montre comment les revendications indépendantistes de Mandchous « locaux » ont été utilisées contre le Kuomintang, puis explore les différentes étapes qui ont mené à l'arrivée de Pu Yi, d'abord dans le rôle de « chef de l'exécutif » puis, en 1934, comme empereur de Mandchourie.

Son couronnement donna lieu à une double cérémonie, avec d'abord le matin son ascension du Temple du Ciel en habit impérial traditionnel brodé de dragons d'or et l'après-midi en uniforme militaire. Au cours de la seconde cérémonie, il promit une coopération permanente et promit de « travailler avec l'empire japonais sur tous les projets à long terme visant à protéger le pays et sur la mise en œuvre de tactiques salutaires pour gouverner l'État » (p. 155-156) ⁽¹⁶⁾.

L'évolution du Manzhouguo était très controversée à de nombreux niveaux et dans plusieurs milieux. Le ministre des Affaires étrangères Shidahaha, par exemple, avait cherché en vain une solution qui eût satisfait la Ligue des nations et une approche plus conciliante vis-à-vis de la Chine ⁽¹⁷⁾. Dans les milieux d'affaires de Mandchourie, les intérêts conflictuels entre les petites et grandes entreprises d'une part et les anciens et récents Zaibatsu d'autre part étaient importants. Par ailleurs, pour les entreprises et investisseurs japonais déjà très compétitifs et bien implantés à Shanghai et dans la vallée du Yangtsé, les aventures militaires du Japon en Mandchourie allaient s'avérer désastreuses ⁽¹⁸⁾.

Dans les milieux intellectuels, le dissident le plus remarquable mentionné par Yamamuro fut Yanaihara Tadao. Ce dernier occupa la chaire de politique coloniale à Tokyo de 1923 à 1937, et fut un auteur prolifique puisque l'ensemble de ses œuvres représente 29 volumes. Son analyse de la période coloniale à Taiwan est tellement brillante qu'elle est encore publiée à ce jour, et ses travaux sur la Mandchourie, bien qu'influencés par la situation politique de l'époque, constituent une critique sévère de la politique suivie par le Japon. Non seulement Yanaihara avait bien saisi et prédit



l'importance des liens économiques entre le Japon et la Mandchourie, mais il avait aussi compris les leurreurs, inventions et hypocrisies qui entouraient le Manzhouguo. Il avançait que la politique du Japon sur le long terme devait servir la montée et la consolidation du nationalisme chinois plutôt que de les contrer ⁽¹⁹⁾.

Yamamuro décrit comment les idéaux du Manzhouguo ont été abandonnés les uns après les autres. L'« indépendance » mandchoue laissa la place à une absorption politique par l'empire japonais. Le principe de l'égalité des races disparut alors que les postes importants et les opportunités promises aux Mandchous furent peu à peu octroyées à des Japonais. Enfin, la « prospérité mutuelle » laissa place à la famine, à la mendicité, au travail forcé, à la confiscation des terres et aux horreurs des expérimentations humaines. Dès les années 1940, les cauchemars de la chimère étaient devenus une réalité (p. 199 sq).

L'héritage du Manzhouguo

L'héritage laissé par l'expérience du Manzhouguo est riche à bien des égards. Pour les historiens, le volume et la variété

16. Cette cérémonie fut décrite de façon vivante par Edgar Snow, qui y a assisté, dans *The Far Eastern Front*, Londres, Jarrold, 1934. Elle a également donné lieu à une scène mémorable dans le film produit par Jeremy Thomas et réalisé par Bernardo Bertolucci, *Le Dernier Empereur*.
17. Ian Nish, *Japan's Struggle with Internationalism. Japan, China and the League of Nations, 1931-1933*, Londres, Kegan Paul, 1993.
18. Les relations entre le milieu des affaires et la Mandchourie est l'un des sujets brillamment abordés par Louise Young dans *Japan's Total Empire. Manchuria and Culture of Wartime Imperialism*, chapitre 5 « Uneasy partnership: Soldiers and Capitalists in the Colonial Economy », Berkeley, University of California Press, 1995.
19. Pour un récit indispensable sur la vie et la pensée de Yanaihara, voir Susan C. Townsend, *Yanaihara Tadao and Japanese Colonial Policy. Redeeming Empire*, Londres, Curzon, 2000.

extraordinaires des sources documentaires disponibles pour cette époque constituent un atout précieux. Notons que ces sources sont bien supérieures à celles que l'on peut trouver dans le reste de la Chine pour la même période, et cela est dû en grande partie à la culture et aux efforts infatigables des institutions et individus japonais. Ce sont ces ressources académiques qui ont rendu possibles les travaux de nombreux historiens japonais et de spécialistes occidentaux comme Ramon Myers, Mark Peattie, Peter Duus, Louise Young, etc. En outre, l'abondance de statistiques a permis aux chercheurs de reconstruire le développement et la démographie de la Mandchourie d'une manière qui ne sera jamais possible pour les autres régions de Chine.

L'influence historique du Manzhouguo sur la gestion économique japonaise de l'après-guerre a fait l'objet de nombreuses recherches, et l'étude de Louise Young nous a montré à quel point l'expérience mandchoue a influencé le développement social et politique du Japon. L'impact du Manzhouguo sur la Chine a été moins étudié, même si cela est en train de changer depuis quelques années alors que les provinces du Nord-Est suscitent de nouvelles inquiétudes. Malgré l'impact de la guerre et du pillage industriel de la Mandchourie par les Russes après 1945, les trois provinces furent au cœur des efforts de développement du pays dans les années 1950. Sur les 156 projets clés d'inspiration soviétique du premier plan quinquennal (1953-1957), 54 concernaient la Mandchourie. La dynamique se perpétua dans les années 1960 avec le développement de Daqing et d'autres champs pétroliers du nord-est de la Chine.

En revanche, au début des réformes, le développement rapide sur les côtes d'une industrie légère orientée vers les exportations a laissé les anciens bastions industriels du nord-est dans un déclin relatif. Aujourd'hui, la tendance est en train de se renverser, et des villes comme Qingdao et Dalian deviennent le lieu d'implantation des nouvelles industries de haute technologie et de services qui dépendent en grande partie des investissements étrangers, et notamment japonais. La stratégie pacifique de commerce et d'investissement en Chine expérimentée dans les années 1920 mais anéantie par l'expérience du Manzhouguo est en train de faire ses preuves. De surcroît, ce progrès n'est pas simplement le résultat de relations de marché décentralisées ; elle reflète également une volonté consciente d'édification institutionnelle à de nombreux niveaux de part et d'autre de la Mer jaune⁽²⁰⁾. À la lecture de cet ouvrage et de nombreux écrits occidentaux sur la Mandchourie, je ne peux m'empêcher d'être étonné par le fait que Yamamuro n'aborde pas les controverses sur la nécessité pour le Japon d'utiliser la Mandchou-

rie comme un débouché à son surplus démographique. Son choix était en fait partagé par plusieurs chercheurs occidentaux, dont W.R. Crocker et George Bronson Rea, même s'il fut contesté au même moment par le grand démographe Uyeda Teijiro, ainsi que par E.F. Penrose qui explora la question du malthusianisme japonais dans un livre remarquable publié en 1934. Un examen plus exhaustif de ces questions a également été réalisé par Irene Taeuber dans son ouvrage exhaustif, *The Population of Japan*⁽²¹⁾.

Le problème à l'époque était que les techniques statistiques et les modèles démographiques nécessaires pour mesurer et prédire les évolutions en matière de fertilité et prévoir la trajectoire de la population sur le long terme en étaient à leurs balbutiements. Penrose néanmoins, qui lisait couramment le japonais, était non seulement à l'avant-garde de la recherche démographique, mais il intégra le résultats de ses recherches à ses propres travaux pionniers sur la production agricole et industrielle du Japon ainsi qu'aux toutes dernières réflexions de l'économiste suédois Bertil Ohlin sur la théorie de l'avantage comparatif appliquée aux échanges commerciaux internationaux. Ohlin faisait remarquer que l'échange de biens pouvait constituer un substitut à la « nécessité » des facteurs de production, comme les mouvements de population. Penrose et Uyeda avaient déjà montré que, correctement mesurée, la fertilité japonaise était déjà en déclin dans les années 1920. En s'appuyant sur l'analyse économique de Ohlin, Penrose avançait que ce dont le Japon avait besoin était un environnement commercial plus libéral, non pas un plus grand territoire. C'est aussi l'argument qui fut repris par Tobata Seiichi (le plus révérend des économistes japonais du XX^e siècle) immédiatement après la Seconde Guerre mondiale.

La guerre et les problèmes de réconciliation

Yamamuro souligne que pour les survivants, « les blessures du Manzhouguo continuent de faire mal ; jamais elles ne

20. Trois études représentatives sont : Ning Yi et Dong Ning, *Dongbei zazheng . Dongbei wenti baogao* (Comment rétablir le Nord-Est. Rapport sur les problèmes de la région du Nord-Est), World Press, Pékin, 2004 ; École centrale du Parti, *Dongbei dichu deng lao gongye jidi zhenxing zhanliu* (Stratégies pour redynamiser le Nord-Est et d'autres anciennes régions industrielles), Éditions de l'École centrale du Parti, Pékin, 2004 ; Centre de recherche financière et économique de Shanghai pour l'économie régionale, *Dongbei lao gongye jidi fuxing yanjiu* (Recherche sur la redynamisation des anciennes régions industrielles du Nord-Est), Pékin, Hongqi chubanshe, 2004.

21. E.F. Penrose, *Population Theories and their Application. With Special Reference to Japan*, Stanford, Food Research Institute, 1934 ; Irene B. Taeuber, *The Population of Japan*, Princeton, Princeton University Press, 1958. Les écrits de Uyeda sont énumérés dans la bibliographie d'Irene Taeuber.

guériront ni ne disparaîtront » (p. 20). Il semble clair que ces blessures ne disparaissent pas avec celles et ceux qui ont souffert, mais survivent dans la conscience politique. On peut alors se demander ce qui permettrait d'apaiser ces douleurs. Le parallèle avec l'Europe occidentale peut nous inspirer quelques pistes de réflexion.

En Europe, depuis la fin de la guerre, des mémoriaux et cérémonies commémoratives sont dédiées à tous les soldats qui ont combattu sur le front occidental pendant la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, ces dernières années, la commémoration conjointe du débarquement du 6 juin 1944 en Normandie a pris une importance particulière. Le 50^e et, plus récemment, le 60^e anniversaire (en 2004) de cet événement ont donné lieu à des manifestations lourdes de signification.

Le week-end du 6 juin 2004, plus de 20 chefs d'État et de gouvernement se réunirent dans le village d'Arromanches, sur la côte normande. Arromanches était jadis un petit village de pêcheurs dont l'histoire remontait à l'époque romaine. L'arrivée du chemin de fer au XIX^e siècle le transforma en lieu de villégiature pour les Parisiens. Mais le destin de ce village allait changer à jamais après qu'il fut choisi par les stratèges militaires comme le lieu du débarquement allié. Arromanches fut aussi le seul port artificiel de la guerre ayant fonctionné.

Parmi les chefs d'État réunis à Arromanches en 2004 se trouvaient non seulement les dirigeants de tous les pays alliés et du Commonwealth ainsi que le président russe Vladimir Poutine, mais aussi le chancelier allemand Gerhard Schröder. La participation, pour la première fois, d'un dirigeant allemand témoignait évidemment d'une décision politique de très haut niveau. Peut-être plus significativement, cette rencontre était aussi le produit d'une réconciliation à la base, notamment au niveau de la population locale. En Normandie, la campagne de 1944 a coûté la vie à des milliers de personnes sans parler de la destruction de plusieurs belles cités médiévales. Peu de Normands ont été épargnés par cette tragédie et les manifestations de commémoration n'auraient pu avoir lieu sans la participation volontaire de la population.

Derrière cette acceptation de la réconciliation à la base se cache une importante réalité psychologique. Alors que les gens vieillissent, il semble que non seulement la mémoire à long terme s'affine mais le besoin de réconciliation avec l'ennemi – surtout parmi les anciens combattants – semble de plus en plus pressant. Lors du 60^e anniversaire, les anciens combattants présents avaient tous environ 80 ans, et cette commémoration était pour beaucoup la dernière à laquelle

ils pouvaient espérer participer. Il y a des raisons de penser que des évolutions similaires se produisent dans les relations sino-japonaises, comme le montrent les expériences de certaines personnes ayant participé aux diverses manifestations remarquables de réconciliation nippono-britanniques ces dernières années. Il est donc possible que les difficultés de la réconciliation sino-japonaise ne tiennent pas à ceux qui ont vécu cette période difficile mais à ceux qui ne perçoivent la réalité qu'à travers des histoires simplistes et parfois erronées. C'est pourquoi les efforts de chercheurs comme Yamamuro et de ceux qui travaillent désormais dans les forums historiques sino-japonais sont si importants.

Il est intéressant de noter que les Chinois ont suivi avec attention les manifestations d'Arromanches, et ont envoyé une équipe de la télévision centrale pour enregistrer l'événement et interviewer les plus vieux des anciens combattants. Lors d'une discussion, les jeunes journalistes chinois ont reconnu que, pour le moment, une réconciliation du type de celle à laquelle ils venaient d'assister n'était pas envisageable en Extrême-Orient, mais ils espéraient néanmoins qu'elle puisse le devenir un jour. •

• Traduit par Raphaël Jacquet